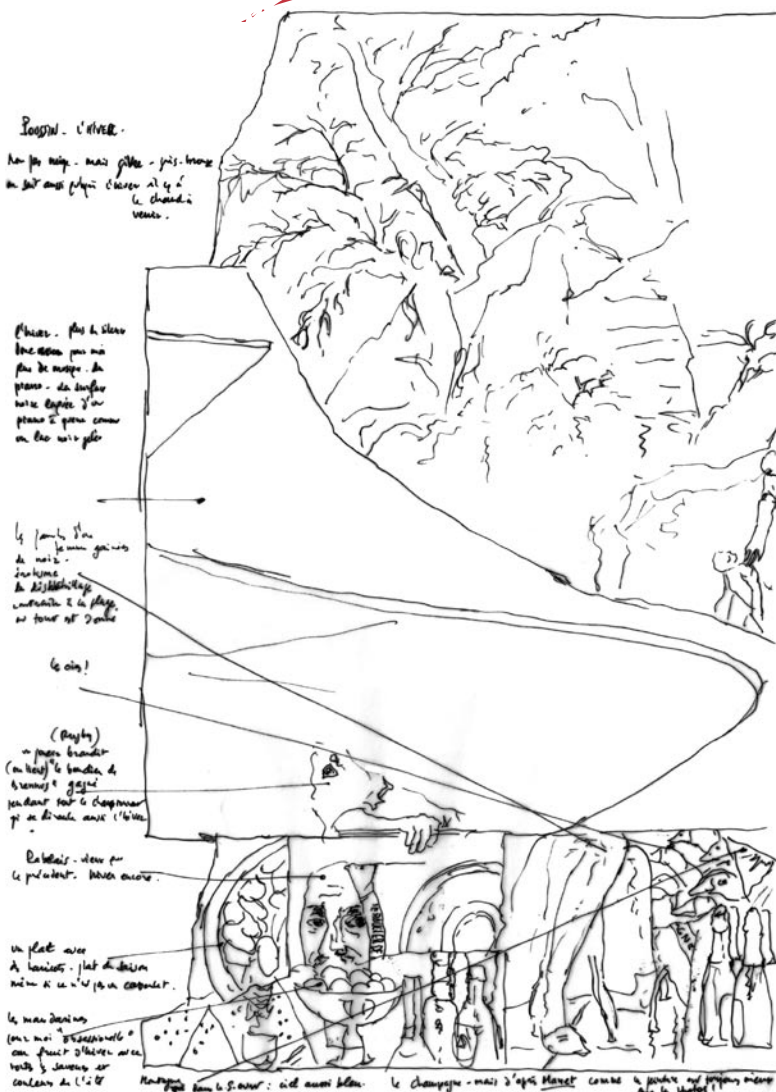


# J'gotages

## Hiver

### Édito

1977 : la date de fracture symbolique du monde moderne. La bulle punk explose, les terrorismes politiques (bande à Baader, Action directe...) crachent les derniers feux du militantisme, Giscard joue de l'accordéon, à Paris le Palace devient le théâtre des déviances nocturnes, l'héroïne abîme une génération dans la poudre. Les années 80 seront celles de la France "Jack Languisé", du fric et du strass, des cheveux courts et des idées courtes, aussi du Sida et du chômage ; les bistrotts de Saint-Germain-des-Prés auront épuisé leurs fûts, les enseignes des marques auront bouffé le paysage, et Antoine Blondin, lui, ira bientôt cuver sa gueule de bois avec les anges. Cette année-là, en hiver 1977, des singes, égarés sur les pelouses de Twickenham et Lansdowne Road, vont réaliser le Grand Chelem : c'est l'histoire de quinze types, pas forcément les meilleurs ni les plus glamours, en conflit avec la Fédération et la presse, que la souffrance partagée et une tension entretenue ont sublimé durant quatre matchs. Sous leurs crampons moulés dans la chaux, une époque, avec des usages et une manière de vivre, s'inscrit en creux ; pour le J'Go, l'occasion de se souvenir d'un passé dans lequel il se reconnaît, autant pour ce qu'il fut que ce qu'il n'est plus.



## Les Passions La magie du Tournoi, le rugby de jadis

Une question taraude régulièrement le profane : pourquoi le rugby, ce jeu de voyous pratiqué par des gentlemen – à moins que ce ne soit l'inverse – remue-t-il autant de fantasmes exagérés, un genre de fièvre impossible à négocier ? Il faudrait à celui-là, pour peu qu'il se laisse conter, rapporter l'aventure de quinze braves, pas un de plus, qui ont opéré le temps de quatre matchs, pas un de plus, cette confusion morale entre le vice (des voyous) et la vertu (des gentlemen) à dessein de réaliser le Grand Chelem ; et aussi, mais ça ils n'en savaient rien, de graver dans nos esprits, accoutumés aux émotions versatiles, un sentiment complet qu'il semble doux de convoquer à nouveau.

En cet hiver 1977, ils partirent donc quinze grognards, des vilains, des blonds, des barbus, une horde sauvage à qui l'on prêtait des envies contradictoires, et ils furent les quinze mêmes – fait unique dans l'histoire du Tournoi – par une après-midi irlandaise de boue et de sueur à écrire de leurs mains unies, rompues à tous les coups, l'une des plus belles pages de l'histoire du rugby français. Avant cela, ils avaient vaincu la mythique équipe galloise de JPR Williams et Gareth Edwards, supporté les assauts des Anglais (et les insultes de la presse anglaise qui les qualifia "d'animaux"), déjoué le piège écossais ; moins que l'exploit sportif, aujourd'hui banalisé par les récents succès sous les ères de Skrela et Laporte (bien que le niveau des équipes à l'époque rendit d'autant plus méritoire et inespéré ce Grand Chelem), ce qu'il reste de cette épopée tient à des motifs encore prégnants dans la mémoire collective : la rivalité entre Richard Astre, le demi de mêlée du grand Béziers, et Jacques Fouroux, "le Caporal", intronisé par l'entraîneur "Toto" Desclaux pour ses qualités de commandeur ; le conflit avec la Fédération qui perdit à cette occasion son pouvoir de sélection ; les brimades de



la presse, qui ne se reconnaissait pas dans cette formation si peu académique, auxquelles le groupe, avec son capitaine Fouroux dans le rôle de paravent, restera hermétique ; l'âpreté des matchs dont l'issue victorieuse dut beaucoup à la puissance et au(x) vice(s) d'un pack à mèches courtes et cheveux longs ; aussi ces tronches pas possibles, taillées dans un bois qu'il ne valait mieux pas chauffer (Cholley, Palmié, Imbernon, "la trilogie du bonheur" selon Jean Cormier) ; les bamboches de muerte ; enfin une anecdote, témoignage de la corde (sensible) qui reliait les membres de cette équipe habitée par un identique souci de vaincre, lorsque Alain Paco, victime d'une crise d'appendicite la veille du match décisif contre l'Irlande, a reporté son opération sous la pression de ses coéquipiers de manière à conclure l'aventure ainsi qu'elle avait commencé – ensemble contre tous, dans la douleur et le dépouillement ad hoc ; ironie du sport, ce fut le même Paco qui offrit, après une action d'éclat que lui envierait beaucoup de piliers modernes, l'essai de la victoire à Jean-Pierre Bastiat.

Qu'il fût, en hiver 77, charpenté dans le plein âge, jeune homme, ou encore connecté par le récit des aînés, chacun trouva, à la lumière de cette aventure tendrement virile augmentée de querelles aux germes sucrées, le ressort d'une vie exemplaire, fascinante. Peut-être parce que le rugby, alors, dans sa furieuse élégie, recelait tous les sentiments qu'il convient de vivre à l'échelle humaine. Désormais le rugby est devenu un métier, et le Tournoi une compétition entre deux Coupes du monde. Du coup, les samedis d'hiver semblent plus frais, les exaltations tenues par la raison et la prudence. Pour se réchauffer, le soupirant déçu eut l'idée de solliciter trois acteurs, directs ou indirects, de l'âge d'or du Tournoi ; quand il s'agissait pour le petit garçon de satisfaire son

appétit de nourritures épiques – ce qui ressemblait à une manière de vivre.

Le premier, héros de 1977, “blond parmi les bruns”, icône de ce jeu dont il incarna les vertus élémentaires, sens du sacrifice poussé à l’extrême et présence magnétique qui ralliait les autres à son panache – Jean-Pierre Rives. Il apparaît, dans son restaurant à Issy-les-Moulineaux, tel qu’on se l’imaginait : la crinière blonde, quoique légèrement poivrée avec les années ; la joue ornée d’une cicatrice, souvenir d’un égarement à la marque déposée ; le pas léger, volage, ignorant les balises de rigueur sur le chemin pour s’interrompre selon l’humeur vagabonde. En le voyant sinué d’une table à l’autre, affluent confusément des images – le maillot taché de sang, la tête bêche dans les regroupements comme le condamné en attendant la chute du couperet, les semelles de vent supportant une silhouette gracile – qui le relie à chacun d’entre nous. Et puis il y a ces mots lâchés

tel Armstrong sur la Lune : “Le rugby a toujours incarné un style de vie, en phase avec l’époque, une gymnastique de l’esprit dont le but consiste à faire des passes et partager des émotions. Aujourd’hui la société dévie, et le rugby aussi, fatalement ; l’important c’est cette flamme qui brille dans les regards, ce que j’appelle l’esthétique des sentiments, car à ce jeu il n’y a pas d’investissement moral sans engagement physique. Alors, peut-être qu’un jour on ne sautera plus en touche et qu’il faudra comme les rats creuser un trou dans la pelouse pour chercher le ballon ! Mais une fois la partie terminée, il restera toujours les hommes...” Lui qui s’initia au rugby par “un concours de circonstances et de géographie”, pour obliger sa nature lymphatique (“en ce sens, c’est un échec !”), évoque

ces moments partagés sur le terrain et ailleurs dont il se rappelle la chair familière : “Notre génération a vécu dans la plus grande liberté. On était fous, on n’avait pas d’argent ni d’intérêts. On payait presque pour jouer alors que désormais les joueurs sont payés pour jouer ! Je n’ai aucun souvenir de jeu, la technique je m’en fous, mais je me rappelle de tous ceux avec qui j’ai joué, comme des frères...”

Le Tournoi représentait quelque chose de magique, les stades semblaient tous habités, chargés d’une histoire particulière. On faisait la troisième mi-temps avec des milliers de personnes à chaque fois. Moi qui ne bois jamais, on me renversait toujours des litres de bière sur la tête ; aujourd’hui j’irais peut-être en imperméable... C’était des instants suspendus, l’impression de n’être ni réveillé ni endormi, d’ailleurs on ne dormait pas...” Depuis sa rencontre avec le sculpteur Albert Ferraud au début des années 80, Jean-Pierre s’adonne à la (dis)torsion de matériaux lourds – tôle, métal, ferraille rouillée – et compose des assemblages aux formes légères, érectiles ; une manière de se soustraire, comme jadis sur les terrains, à la pesanteur des canevas établis.

Autre figure à la périphérie du XV de France qu’il suit depuis 40 ans pour le compte du “Parisien” – Jean Cormier. Journaliste, témoin subjectif, “notre pote” selon Jean-Pierre Rives, il partagea avec plusieurs générations de joueurs les vestiaires ensuqués de fièvre et les agitations nocturnes qui s’achevaient le plus souvent, cœur exsangue et gorge enrouée, à l’heure où l’aube claire tenait ses assises. Il reçoit dans son appartement du boulevard Saint-Michel, écrin baroque où transpire encore, à la faveur d’une esquisse ou d’une photographie, le visage également barbu de ces pôles vers lesquels oscilla la boussole intime de Jean : à ma gauche, Ernesto Guevara, le “Che”, celui qui faisait “avec les moyens du bord” ; à ma droite, Antoine Blondin, tout aussi démuné, qui faisait lui “avec les moyens du bar”. Peu à peu les souvenirs s’agencent en rangs ; ils ont fière allure, leur uniforme s’époussette aisément et les plis sont soignés : “Quand j’étais adolescent, je lisais « Le grand combat du XV de France » de Denis Lalanne. J’avais faim de mythologies, le désir de côtoyer les acteurs. Et comme le pêcheur apprend de la mer, il fallait s’imprégner de leur caractère, appréhender l’humilité, le courage, le sens du partage... Je suis devenu pigiste au « Parisien » à 21 ans ; dans la foulée j’ai couvert mon premier match contre les All-Blacks en 1964 avec, déjà, Walter Spanghero, André Herrero, Benoît Duga... Il n’y avait pas d’entraîneur à l’époque, le journaliste faisait partie du groupe et je m’occupais surtout de préparer

la troisième mi-temps !” Zéro distance, contact immédiat pour peu que l’on échangeât dans une langue commune. On reconnaît en cela la prétention – parfois naïve – de la génération qui eut 20 ans en 1968 et exigea l’impossible de la réalité (source : le “Che”) ; l’important c’était “de vivre ses rêves”, “d’aller au bout de ses idées” ainsi que le répète Jean, aujourd’hui repu de cette fringale qui l’exhorta à voyager 73 fois (!) en Amérique Latine sur les traces du camarade Guevara et vider plus de godets



qu’il n’en faudrait à un Polonais avec le camarade Blondin dans les troquets, moins éloignés, de Saint-Germain-des-Prés. “J’en ai assez vu des regards, je suis plein ! Et puis les Indiens sont partis, Antoine (Blondin), Claude (Nougaro)... A présent il faut que j’aie en Amazonie pour les trouver !” Ce sont les autres désormais qui viennent se ravitailler à la source de Jean ; un peu comme cet adolescent fugueur, rimbaldien en diable, qui s’en alla frapper à

la porte de Pierre Albaladéjo, son idole, la star de l’équipe de France à l’époque ; 30 ans plus tard, il écrira un livre avec lui... Le téléphone sonne, c’est la fille d’Antoine Blondin ; il est temps de partir, la soif chatouille le gosier.

Question virée et autres franches libations, dans les années 80, une adresse s’imposait à toutes les fines bouches qui désiraient entretenir leur ivresse avec les joueurs : “Les Caves Drouot”, chez Jean-Pierre Cachau, à une giclée de cidre du J’Go dans la configuration actuelle. Natif de Mauléon, Jean-Pierre a quitté le Pays Basque, la ferme familiale, ses huit frères et sœurs, à l’âge de 16 ans, décidé comme il se doit à conquérir Paris. Dès lors, Jean-Pierre écume les brasseries de la capitale jusqu’en 1971, date à



laquelle, son apprentissage terminé, il ouvre son premier établissement, rue Saint-Anne. Mais il faudra patienter une décennie entière, qu’il présente d’abord le concours de sommelier en 1977 et mûrisse ensuite l’idée de créer un bistrot à vins, chose rare pour l’époque, avant de boire la première cuvée rue Drouot, en 1981. “J’achetais le vin chez les vigneron, puis je faisais l’assemblage et la mise en bouteille directement dans ma cave.” La connexion

avec le monde du rugby intervient par l’intermédiaire de Pascal Ondarts, le pilier international du BO, en manque de repères quand il se présentait à Paris pour les rassemblements du XV de France. Après que Pascal eut découvert les Caves, chaque sélection devint ensuite l’occasion d’une pause gourmande chez Jean-Pierre. Il fit connaître l’adresse à ses camarades de Biarritz (Haget, Condom, Blanco) puis d’Agen (Erban, Dubroca, Berbizier), et tout le monde convint rapidement de ritualiser cette agape. “Pour les matchs du Tournoi, les joueurs avaient rendez-vous le mercredi au siège de la Fédération. Les Caves se trouvaient à côté de l’hôtel où ils descendaient alors ; la tradition fut instaurée d’une dégustation tous les mardis, une note était même épinglée à leur hôtel pour quiconque désirait se joindre à nous. Ils débarquaient à partir de midi, les uns après les autres... La dégustation durait souvent toute l’après-midi et se prolongeait parfois tard dans la nuit ! Les joueurs se sentaient comme chez eux à Drouot ; ils pouvaient se retrouver ensemble, créer des liens, dissiper les rivalités du championnat entre les clubs... C’était la récréation !” Surtout ils en ressortaient les lèvres cousues d’écaillés noiraudes, certains avec encore de la poussière sur la tête (les plus grands qui ployaient leur carcasse sous la galerie), d’autres chancelants comme des toupies (les plus jeunes à qui le bizutage ne pardonnait guère). “Je me souviens, une fois, Philippe Sella était capitaine, l’équipe avait enchaîné quelques défaites. Ils sont venus aux Caves en cachette et sont repartis défaits mais gonflés à bloc. Et le samedi ils mettaient une taule à l’Irlande !” Philippe Saint-André le disait à Jean-Pierre : “Quand on faisait les rendez-vous aux caves, on gagnait le samedi !” Dans les années 90, Jean-Pierre ne pourrait plus longtemps préserver cette tradition ni poursuivre ses visites au Château Ricard (le lieu de rassemblement du XV de France) où il glissait, en cachette comme toujours, des flacons à l’attention de l’ami Ondarts ; les sponsors imposeraient des visites aux joueurs durant la semaine, on parlerait bientôt de préparation physique, de tribut financier. Mais ça, c’est déjà une autre histoire.

Par Vincent Sarthou-Lajus



# Les Hommes

## Thomas Castaignède, le hussard blond

En 1977, Thomas avait deux ans. Déjà, il traînait dans les vestiaires après les matchs de son père, humait cette odeur de camphre qui bientôt ne le quitterait plus, comme le parfum d'une maîtresse imprégné sur l'étoffe des premiers émois. L'atavisme a ceci de précieux qu'il permet de suivre, à l'âge des convoitises, une voie tracée, un héritage. Dans le cas de Thomas, ce fut l'école de rugby montoise et la figure tutélaire, démiurgique, d'André Boniface ; une manière de considérer le jeu comme l'existence, ancrée dans une époque où il était romanesque pour le "jeune homme chic", qui rêve de ruptures et de voluptés, de "se prendre pour un trois-quarts centre" selon les mots de Denis Lalanne, avec ce que cela impliquait d'élégance dans le geste, de brio dans l'attitude ; de même que la jeunesse, aujourd'hui, s'entichent de popstars lissées par le marketing. Disons que chaque époque a les fantasmes qu'elle mérite... Et la popularité de Thomas tient précisément à ce décalage entre la norme glacée du rugby moderne, mondialisé et uniforme, et cette tradition flamboyante, typiquement française, dans laquelle il s'inscrit mieux que personne.

Le virus du jeu l'a donc contaminé en culottes courtes, ainsi qu'il en va des passions viscérales. "Quand j'étais gosse, se rappelle Thomas, je regardais une demi-heure les matchs du Tournoi à la télévision, puis je m'en allais dans le jardin pour reproduire les gestes, refaire les actions..." Les idoles de l'époque se nomment Charvet, Sella, Blanco, des artificiers de l'offensive auxquels Thomas, avec son physique fluët et ses dispositions à la fantaisie, s'identifie naturellement. Après les années d'apprentissage à Mont-de-Marsan, il se fait remarquer par le Stade Toulousain et "tonton" Labatut – ancien pilier du Stade en charge du recrutement des jeunes – à l'occasion d'un tournoi à Bergerac. "Je jouais avec beaucoup d'insouciance à l'époque, le rugby n'était qu'une affaire de plaisir. En rejoignant le Stade, j'ai découvert un autre monde, en avance sur son temps, avec des entraîneurs comme Daniel Santamans, dont je buvais les paroles, et une génération exceptionnelle de joueurs bien que la plupart me semblaient trop costauds pour moi ! J'ai eu beaucoup de chance..." L'arrivée de Thomas coïncide avec la prise de fonction de René Bouscatel et de Guy Novès. Le club opère sa mue et le Stade enchaîne les succès (4 titres de champion de France de 1994 à 97, vainqueur de la première Coupe d'Europe en 1996). Et l'éclosion de Thomas, fulgurante, bénéficie de cette euphorie que rien ne semblait alors contrarier. "Il y avait beaucoup de complicité entre les joueurs, une sensation d'invulnérabilité. Chaque fois que l'on entrait sur le terrain, on savait qu'on allait s'amuser ! C'est quelque chose que je n'ai jamais retrouvé par la suite... Et puis il y avait des joueurs incroyables : Christophe Deylaud qui me faisait rêver chaque fois qu'il touchait



le ballon, David Berty qui partait 50 mètres derrière nous lors des exercices de vitesse à l'entraînement tellement son explosivité était impressionnante, Franck Belot, Hugues Miorin, Didier Lacroix bien sûr... Quand je vois aujourd'hui des avants quitter le terrain sans une égratignure, je repense toujours au visage tuméfié de Didier, à son sens du sacrifice..." Il pourrait les citer tous, sa modestie omettant juste de rappeler l'éclat de ses propres prestations, les gloses énamourées qui s'en suivirent, les similitudes avec "Boni" que l'on prêtait à cet elfe parmi les ogres.

En 1996, avec ce drop inscrit à la dernière minute qui permet à l'équipe de France de vaincre le rival anglais,

Thomas, presque malgré lui, par son culot, son espièglerie et l'aisance dont il fait preuve, devient une "star" que les médias se disputent, le symbole du "french flair". Il a seulement 21 ans, une gueule d'ange, l'insouciance pour autorité morale. "Je vivais ça avec beaucoup de naïveté, comme ce doit être le cas aujourd'hui pour Fred Michalak. J'étais étudiant à la fac, je m'amusais en pratiquant ma passion ; toutes ces paillettes autour ne m'affectaient pas, même si les louanges étaient excessives... J'ai été le roi d'un match, mais le plus difficile, après, c'est de se maintenir à ce niveau..." La suite oscillera entre gâchis et mauvaise fortune ; d'abord un transfert à Castres en 1997, puis un exil aux Saracens en 2000, une rupture du tendon d'Achille à

l'échauffement du match contre l'Australie en 2000 qui vint lui gâcher deux saisons, une Coupe du monde avortée en 1999 par la malchance et une autre manquée en 2003 par la décision d'un sélectionneur plus sensible aux (larges) épaules de Liebenberg... In fine, le constat, à l'instar de Boniface, Maso ou Charvet, autres âmes bien nées victimes de cette part maudite, que le talent induit fatalement une rançon malveillante, sans quoi le romantisme n'aurait aucune valeur tragique.

Dans quelques jours, Thomas aura 30 ans, borne habituelle du sportif devant laquelle, selon une mesure désormais établie, la lassitude gagne et les critiques indiffèrent ; avec ce qu'il faut de scepticisme et encore suffisamment d'énergie. "Il est vrai que je souffre de ce rugby robotisé, prévisible, qui laisse trop peu de place à l'intuition. Il arrive un âge aussi où les salles de musculation à longueur de journées, ça commence à lasser... Pourtant, je me sens meilleur joueur de rugby aujourd'hui que jamais ! Comme je joue dans un club qui gagne moins que le Stade autrefois, mon jeu est aussi beaucoup moins mis en valeur. Il faut l'accepter, mais j'en ai encore sous la pédale !" En 2007, trente ans après la horde sauvage cornaquée par Jacques Fouroux, n'y aurait-il pas une place, mettons au centre de l'attaque, pour la cavalerie légère ?

Par Vincent Sarthou-Lajus

# Les Produits

## Armagnac, les secrets de l'or brun

Sur la route bordée de cèdres décharnés et de feuilles mortes qui mène à Lannemaignan, commune à la frontière du Gers et des Landes, le vent gifle les coteaux et les nuages cinglent dans le désordre ; rien d'autre, a priori, que le décor de l'automne finissant. Au bout de l'allée, après s'être frayé un chemin entre les branches qui se rabattent sur la chaussée comme la voûte d'une galerie, le domaine de Michel Lamothe s'étend sur plusieurs hectares ; des rangées de vignes et, dominant de sa raideur impérieuse, la bâtisse du maître de chai dont la façade est recouverte par endroits de lierre roux. Michel a 71 ans, les cheveux blancs épars coupés ras, de fines lunettes qu'il porte au-dessus du front ; sa main gauche tremble un peu et ses yeux luisent du bonheur à évoquer la passion de l'Armagnac, ce nom qui "claironne à la fois un ton rocaillieux et une façon chaleureuse de vivre".

Pour Michel, la fin de l'automne correspond à la période de distillation. Après les vendanges (septembre-octobre) et un passage à travers les mailles du pressoir et de l'égouttoir de manière à évacuer le jus trop bourbeux, le vin est stocké à l'intérieur de larges cuves, à l'abri de l'air pour garantir la fermentation – quand le sucre se mue en alcool – et préserver les arômes. Ensuite, le vin transite par un

bac d'alimentation avant de se diluer dans l'alambic. Drapée dans sa robe de cuivre lustrée, la "machine à vapeur" turbine à l'intérieur d'un hangar, séparée des autres pièces par un rideau de protection. Dès les premiers instants, l'odeur du fruit embouche les narines, la chaleur apprête le front et les tempes de perles ruisselantes ; l'impression de butiner dans une mare. L'alambic se compose de deux parties : un chauffe vin qui sert en même temps de réfrigérant dans lequel se trouve le serpent (long de plusieurs mètres !) et une colonne à plateaux de distillation. Michel décrit ensuite le processus à l'œuvre : "Le vin froid arrive dans le bas du réfrigérant et permet de refroidir les parties chaudes du serpent chargées de vapeurs. Après avoir atteint une température de 60°C, il arrive dans la partie haute des plateaux et descend les niveaux jusqu'à la chaudière du bas par laquelle s'évacuent les vinasses. Les vapeurs, elles, suivent le chemin inverse, remontent les plateaux de telle façon qu'elles recueillent les arômes échappés et dépouillent le vin de son alcool. Parvenues en haut de la colonne, elles se condensent au contact du vin froid dans le serpent, et l'eau-de-vie coule..." Tous les jours depuis deux semaines, Michel, relayé par un ouvrier, surveille la métamorphose en fonction du

degré alcoolique du vin, joue sur le débit et sur le feu, sans varier l'allure, avec la rigueur d'un contremaître.

Depuis 1976, lassé de la tutelle des coopératives, Michel distille et vend lui-même son breuvage. Pour cela, il a conservé 7 hectares de vignes (sur les 37 à l'origine), dévolus à la production exclusive de l'Armagnac. "Le producteur a seulement l'illusion d'être autonome. Mais, dans les faits, il est pieds et poings liés à un organisme dont il est le métayer, comme jadis avec le patron. Et pour un jeune qui aurait l'envie, il est désormais impossible de se lancer sans la contrainte d'une coopérative. Difficile pour lui d'exister ! Moi j'ai mis une dizaine d'années avant de me constituer un stock, et je travaillais en parallèle dans la fonction publique ! D'ailleurs je n'ai pas incité mon fils à prendre la relève..." Cette intégrité n'a rien de factice ; outre l'amertume (légitime) liée aux apories de l'époque, à ses exigences de rentabilité, elle renvoie à un savoir-faire artisanal, avec des spécificités selon les producteurs et les terroirs que l'on ne retrouve pas dans la production de Cognac, par exemple, où la distillation s'effectue dans un alambic commun à tous les viticulteurs.

Michel produit 10 000 bouteilles d'Armagnac chaque année, dont 80% destinés à l'exportation, entre autres aux Etats-Unis et dans les pays nordiques. Le chai abrite différents fûts alignés en rang, plus ou moins usagés en rapport avec le vieillissement requis ou la demande particulière des clients ; c'est là, après



des séances de dégustation, en respectant le déterminisme des cépages (Folle blanche, Baco, Uniblan), que Michel imprime à l'eau-de-vie son caractère singulier. "L'Armagnac a toujours été un produit de luxe, mais la tranche des gens qui savent vraiment l'apprécier s'amenuise. La majorité achète désormais par snobisme, en fonction d'une date de naissance... Boire de Armagnac doit rester un plaisir, un art

de vivre, de partager, et pas seulement un produit de consommation !" Le tanin, la couleur, l'arôme, autant de signes que la nature doublée du labeur des paysans mobilisent à l'attention de nos sens pour peu qu'ils soient éduqués. Autre signe de connivence, dehors, suite à l'évaporation de l'alcool, les tuiles du chai sont recouvertes d'une pellicule noirâtre. "La part des anges ! s'écrie Michel, goguenard. Paraît-il que même, après, ils chantent des chansons paillardes..." Et de suite, les caprices du ciel, que l'on imaginait propres à l'automne, méritent l'indulgence de quiconque a déjà entrepris de lever son coude à des fins confuses et néanmoins heureuses.

Par Vincent Sarthou-Lajus

## Les rendez-vous

Nous vous donnons rendez-vous dans nos établissements dès 17h30 pour un apéritif Gascon. Et pouvons vous accueillir pour vos dîners d'avant et d'après spectacles. Pensez à réserver.

### Soirées Taurines (tous les premiers lundis du mois)

A Toulouse : lundi 10 janvier, lundi 7 février, lundi 7 mars.

A Paris : lundi 7 février, lundi 7 mars.

Organisées par Jean-François Mengelle - Périples Lointains. Retransmission des émissions "Face au toril" de France 3 Toulouse, "Tercios" de France 3 Bordeaux, et diverses images taurines.

Lundi 10 janvier, le J'GO Paris Drouot vous présente la feria de Vic Fezensac.

Ouverture de l'espace Tolosa Toros, tous les deuxièmes mercredi de chaque mois (9 rue de l'Etoile - 31000 Toulouse).

### Les rencontres du J'GO avec Périples Lointains.

A la rencontre de nos passions : le rugby, les toros, le vin, la gastronomie, la joie de vivre !!!

Nous vous proposons de nous accompagner en juin prochain au pays des Springboks à l'occasion de la Tournée du XV de France (1<sup>er</sup> test à DURBAN suivi d'un séjour dans les vignobles du CAP...)

Au mois d'octobre, l'Espagne, les toros, la découverte du vignoble espagnol complétée par une immersion dans la finca du grand maestro Cesar RINCON et l'élevage de Victorino MARTIN.

### Musique

Concert de Bernardo Sandoval le mercredi 26 janvier à 20h.

La Maroquinerie (23, rue Boyer - 75020 Paris) - Location : 01 40 33 30 60

### Peinture

Galerie Lavigne (27, rue Charonne - 75011 Paris)

Exposition de Jean-Paul Chambas, à partir du 13 janvier.

### Paris, les théâtres du quartier

Théâtre des variétés (7, bd Montmartre 75002 Paris)

Location : 01 42 33 09 92 / www.theatre-des-varietes.fr

"Avis de tempête" - Avec Roland Giraud et Véronique Jannot

Horaires : du mardi au vendredi 20h30, samedi 21h00, dimanche 15h30.

Opéra Comique (place Boieldieu 75002 Paris) - Location : 08 25 00 00 58

"La vie Parisienne" - Opéra bouffe de Jacques Offenbach, de Jérôme Savary.

### Théâtre de Nouveautés

(24, bd Poissonnière 75009 Paris) - Location : 01 47 70 52 76

"Ma fille travaille à Paris" de Jean Barbier

Horaires : mardi à vendredi 20h30 - samedi 18h et 21h ; dimanche 15h30

### Quartier Drouot

www.quartier-drouot.com : manifestations dans le quartier.

www.gazette-drouot.com : programme et inventaire des ventes.

### Rugby

Top 16 (championnat) :

Stade Toulousain : 28 janvier, 18 février, 25 février

Stade Français : 28 janvier, 18 février, 4 mars

## Le mot de l'ambassadeur

J'avais huit ans en 1977. Je regardais tous les matchs du Tournoi à la campagne, dans la cuisine de ma grande tante.

C'était le rituel des samedis, l'hiver, quand il y avait le Tournoi des V Nations. De cette époque, je me souviens surtout des visages de Paparemborde, Imbernon, Cholley, Bastiat... C'était une génération unique de joueurs, des guerriers sur le terrain et des gentlemen en dehors, qui la plupart ont eu par la suite des responsabilités. J'ai eu la chance de les côtoyer, notamment avec les Barbarians. Ce sont toujours des moments privilégiés que d'échanger quelques mots avec Jacques Fouroux ou Jean-Pierre Rives. J'aime les écouter parler... Lorsque, à mon tour, j'ai joué mon premier match dans le Tournoi, en 1992 à Cardiff, j'ai été plus spectateur qu'acteur. L'environnement m'impressionnait : le protocole, le stade, les hymnes. Aujourd'hui, le Tournoi est en partie désacralisé par la Coupe du monde mais il conserve une aura particulière, une part de magie.

Fabien Fallico



Tournois des VI nations (équipe de France) :

- 5 février : France / Ecosse
- 13 février : Angleterre / France
- 26 février : France / Pays de Galle
- 12 mars : Irlande / France
- 19 mars : Italie / France

Carte de printemps (disponible autour du 21 mars)

J'Go Toulouse : 16, place Victor Hugo 31000 Toulouse

Tél. 05 61 23 02 03

Courriel : toulouse@lejgo.com

Métro : Jean Jaurès ou Capitole

Ouvert tous les jours, midi et soir

J'Go Paris :

4, rue Drouot 75009 Paris

Tél. 01 40 22 09 09

Courriel : parisdrouot@lejgo.com

Métro : Richelieu Drouot ou Le Peletier

Fermé le dimanche

Le Bon vivre (maison mère !) :

15 bis, place Wilson 31000 Toulouse

Tél. 05 61 23 07 17

Métro : Jean Jaurès ou Capitole

Ouvert tous les jours

J'Gotages : textes Vincent Sarthou-Lajus, dessins Stéphane Castella, croquis Jean-Paul Chambas, photos Julie Lourseau.

Numéro 4 Hiver 2005. Ne pas jeter sur la voie publique.

www.lejgo.com

Retrouvez-y les informations, la carte des menus, l'historique des restaurants et abonnez-vous à la liste de diffusion.